

4

LA MATINÉE
DU COMÉDIEN

FRANÇOIS,

COMÉDIE-PROVERBE,

EN UN ACTE ET EN PROSE.

*Représentée à Paris avec succès, sur plusieurs Théâtres
de Société.*

NOUVELLE EDITION.

À LONDRES:

Chez T. HOOKHAM, Libraire, dans Bond
Street, au Coin de Bruton Street.

M.DCC.LXXXV.

LA MATHIE

DU COMÉDIEN

PERSONNAGES.

FRANÇOIS

BELVAL, Comédien.

SOPHIE, Comédienne.

LE COMTE DE MŒURSEVILLE.

VERVILLE.

LA FLEUR, Valet de Belval.



NOUVELLE ÉDITION.

La Scène se passe dans le bel appartement de Belval.

A LONDRES

chez T. HOOKHAM, Libraire, dans Bond
Street, au coin de Bruton Street.

MDCCLXXXV.



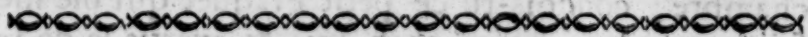
LA MATINÉE
DU COMÉDIEN
FRANÇOIS,
COMÉDIE-PROVERBE.



SCENE PREMIERE.

BELVAL, *regardant à la Pendule.*

COMMENT ! il est dix heures & ma robe de chambre n'est point arrivée ; ce maraut de tailleur est cause que je me lève une heure plutôt qu'à l'ordinaire ; vous verrez que ce sera inutilement ; cependant il n'a point à se plaindre : il est mieux payé qu'aucun de mes fournisseurs ; je ne lui dois pas mille écus, le fat ! En vérité, cela me met hors de moi. La Fleur ! . . . oh, je le quitterai . . . moi qui le mets à la mode . . . La Fleur ? je suis plus mal servi que le dernier Bourgeois ; La Fleur, viendras-tu ?



SCENE II.

BELVAL, LA FLEUR.

LA FLEUR.

MONSIEUR ?

4 LA MATINEE DU COMEDIEN,

BELVAL.

Que devenez-vous donc ? il faut crier pour vous avoir.

LA FLEUR.

J'étois à écouter les instances de ce jeune homme que Monsieur veut bien protéger dans son début.

BELVAL.

Mais ne se souvient-t-il pas que je lui ai promis de le faire avertir quand il en sera temps ; qu'il ait la bonté de ne pas me fatiguer, car cela me lasseroit.

LA FLEUR.

C'est ce que je lui ai observé ; cependant il a tant d'inquiétude, tant de véritable admiration pour Monsieur, que je me suis engagé à une audience pour aujourd'hui.

BELVAL.

Comment ! cela ne se peut pas ; vous êtes toujours d'un zèle ? . . . vous vendez mon temps.

LA FLEUR.

Tranquillisez-vous ; suivant nos conventions il ne doit rester qu'un demi-quart d'heure ; ce déjeuné galant que vous m'avez fait préparer, signifie des projets, & rien ne sera troublé.

BELVAL.

Hé bien, à la bonne heure ; ah ça, je t'appellois pour quelque chose . . . ah, pour cette robe de chambre ; conçois-tu ce petit Fraquet qui ose me faire attendre ; cours chez lui, & avertis-le de sa ruine, s'il n'est pas plus exact.

LA FLEUR, *d'un air de compassion.*

Ah ! Monsieur.

BELVAL.

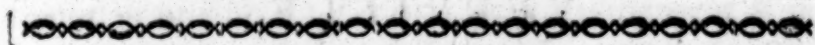
Non ; que j'en mettrai un autre en vogue. Signifie-lui mes intentions très-sérieusement, & en t'en

COMEDIE-PROVERBE. 5

allant fais donc entrer ce jeune homme que tu me forces de recevoir.

LA FLEUR.

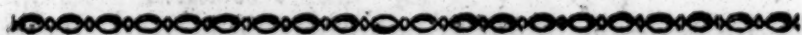
Oui, Monsieur.



S C E N E III.

BELVAL, *seul.*

IL est bien médiocre ! ah, ah, ah, je rirai bien si cela réussit ; quand ce ne seroit que pour me venger de cet autre qui prétend voler de ses propres aîles, qui ne s'informe pas même si j'existe pour se présenter ; c'est d'un orgueil. . . . vous avez du talent, dit-on, tans pis pour vous ; mon Protégé n'en a pas, il aura la préférence, il donnera du relief à mon mérite, il apprendra au Public tout ce que je vaux. Vraiment, Monsieur le hautain, je vous remercie de votre impertinence.



S C E N E IV.

BELVAL, VERVILLE.

BELVAL, *à Verville, qui entr'ouvre la porte avec une espee de crainte.*

ENTREZ, mon cher ami, entrez ; rassurez-vous, je vous veux du bien.

VERVILLE.

Pardon, Monsieur, si j'ai osé insister pour avoir l'honneur de vous voir, mais je me trouve forcé de partir dans quinze-jours d'après une lettre que j'ai

6 LA MATINÉE DU COMÉDIEN,

reçue hier, sinon je manque une place très sûre pour une autre qui est encore très-incertaine.

BELVAL, *avec hauteur.*

Comment donc, incertaine ?

VERVILLE.

Sans doute. Je connois combien votre nom a de poids ; cependant daignez réfléchir au peu de temps qui me reste, sur-tout avec trois Débuts à passer avant moi.

BELVAL.

Qu'est-ce que tout cela fait ? Trois Débuts, dites-vous ?

VERVILLE.

Trois ; oui, Monsieur.

BELVAL.

Dans douze jours vos trois Rivaux seront coulés à fond.

VERVILLE.

Quoi !

BELVAL, *sans l'écouter.*

Le premier, dans trois jours ; le second, quatre jours après ; le troisième, n'en exigera pas d'avantage. Oui, dans douze jours ce sera une affaire faite.

VERVILLE.

Mais si l'un d'eux alloit plaire.

BELVAL.

Que d'inquiétude ? Mais je veux bien vous mettre hors de peine ; ne conviendrez-vous pas que si je vous recevois avec un air froid, que je vous forçasse par l'ascendant que nous avons sur vous autres Messieurs, à choisir des Pièces où je suis supérieur & qui vous soient peu favorables, il me seroit facile de vous écraser par la force de mon jeu & de vous exposer dans un jour peu séduisant.

COMEDIE-PROVERBE. 7

VERVILLE.

J'en conviens.

BELVAL.

Je ne vous parle pas encore de toutes les menées que je pourrois mettre en œuvre ; elles demanderoient beaucoup de détails ; jugez seulement si de nouveaux venus, rebutés des uns, fatigués des autres, ruinés par leur séjour, par les frais d'un Débur, dédaignés même par nos valets, peuvent échapper au naufrage ?

VERVILLE.

Vous me persuadez plus que jamais.

BELVAL.

Ils arrivent sur la scène accablés d'inquiétudes ; la mémoire leur manque ; le Public murmure, en vain le Souffleur se consume en efforts, la tête n'y est plus, pendant tout le spectacle, ils sont dans le même état ; personne qui les rassure, & vous pouvez croire que le lendemain ils sont peu tentés de reparoitre ; aussi quand je vous dis douze jours avant vous, c'est beaucoup.

VERVILLE.

Il est vrai que si j'avois à craindre le même sort, je renoncerois bientôt.

BELVAL.

Je conviendrai avec vous, si vous voulez, que tout cela n'est pas trop régulier, que des rigoristes regarderoient cette conduite comme une espèce de cabale, mais c'est pourtant le seul moyen de faire voir la gradation des talents. Hé puis, d'ailleurs, pourquoi cette police subsiste-t-elle parmi nous ? En voici la raison : c'est que ce seroit agir contre soi-même que de souffrir un concurrent en état par ses talents d'enlever à un ancien, ou même de balancer la faveur du Public dont il est en possession.

8 LA MATINEE DU COMEDIEN,

VERVILLE.

Il est vrai que cela est embarrassant, & que les spectateurs sont obligés d'entrer dans ces intérêts particuliers.

BELVAL.

A n'en point douter.

VERVILLE.

Mais oserois-je vous demander pourquoi vous voulez que je ne débute que le dernier ?

BELVAL.

Pour votre avantage. Ecoutez-moibien, nous devons faire croire que nous faisons tous les efforts possibles pour remplacer les sujets qui nous manquent.

VERVILLE.

Cela paroît naturel.

BELVAL.

Voilà trois Débutants dont vous connoissez le sort futur, on en fera dégoûté.

VERVILLE.

Cela est probable.

BELVAL.

C'est charmant, comme vous voyez. Vous succéderez à ces trois victimes ; mais comment ? soutenu, dirigé par moi d'abord, sûr de la bonne volonté de mes camarades que je vous obtiendrai, prôné adroitement quelques jours d'avance, tout se réunira pour vous, un certain nombre de billets distribués à des gens dont je vous donnerai la liste, assurera votre succès ; vous paroîtrez avec confiance ; votre mémoire ne vous trahissant pas, on jugera que vous avez une connoissance parfaite de la Scène ; vous serez applaudi unanimement par le Public, & par là vous remporterez le prix auquel vous aspirez, & voilà, en un mot, Monsieur,

COMEDIE-PROVERBE. 9

pourquoi il est essentiel que vous ne débutiez que le dernier.

VERVILLE.

Et si un jour les spectateurs, s'apercevoient de leur méprise !

BELVAL.

Alors, Monsieur, alors avec mille Louis de rente vous vous consolerez de leur mauvaise humeur ; d'ailleurs, on s'y habitue, & beaucoup de mes camarades m'ont avoué qu'à peine si cela faisoit sur eux la moindre impression.

VERVILLE.

Il vous fera toujours facile de trouver des gens qui valent moins que vous ; mais moi comment par la suite pourrois-je.

BELVAL.

J'ai quelquefois réfléchi sur les conséquences de cette habitude, mais, pour votre tranquillité, sçachez que quand vous aurez été quelque temps parmi nous, vous ne douterez plus de votre mérite. C'est à la lettre ; tenez, j'ai vu des gens maigres comme des os, grimaciers à l'excès, petits, mal faits, qui avoient à peine le souffle, jouer des Rôles d'Hercule ; des gens sans aucun talent réel, n'ayant tout au plus que deux ou trois grimaces, parasites, impertinens au dernier point, dignes tout au plus des tréteaux, ils étoient applaudis ; des barbouilleurs, déclamer avec emphase ce qu'ils ne sentoient pas, ils étoient supportés ; des gens enfin qui sçavoient à peine lire, juger des Pièces, présentés, donner hardiment, & de bonne-foi même, des leçons à un Auteur qui avoit travaillé trente ans ; voila, je crois pour vous, des motifs de consolation & de courage.

10 LA MATINEE DU COMEDIEN,

VERVILLE.

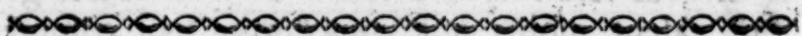
Tout ce que vous me dites me rassure extrêmement ! cependant il me reste des remords par rapport à ces pauvres diables qui me seront sacrifiés. . .

BELVAL, *sans l'écouter, d'un air protecteur.*

Adieu ; je voudrais vous retenir plus longtemps ; mais persuadez vous que vous faites corps avec nous ; ces jours-ci nous ferons les visites nécessaires, adieu.

VERVILLE, *en le saluant très-profondément.*

Comment vous exprimer tout ce que je vous dois ?
(Il sort.)



S C E N E V.

BELVAL.

ME voilà engagé ; allons, il n'y a pas à reculer ; arrive ce qui voudra, je ne peux plus m'en dédire. Au reste, il est docile, & c'est ce qu'il me faut à moi. *(à La Fleur qui rentre avec la robe de chambre.)* Ah, te voilà avec ce que j'attendois ; allons vite, essayons-la.

LA FLEUR.

Elle est superbe, magnifique ; la couleur est charmante. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que des coupons, Fraquet a fait à son petit bonhomme un habit de Matelot très-joli & sans couture.

BELVAL.

Sans couture ? plaisans coupons ; écoute, n'oublie pas de me faire déduire cet habit de Matelot sur le mémoire. Ce frippon ! Nous verrons cela dans un autre moment. Laisse-moi, j'ai besoin

COMEDIE-PROVERBE. 11

d'être seul, & tiens-toi dans l'anti-chambre pour recevoir une personne qui doit arriver dans peu.

LA FLEUR.

Oui Monsieur.

SCENE VI.

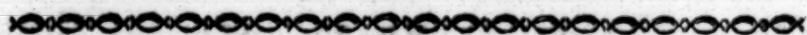
BELVAL, *seul.*

BELVAL, *en robe-de-chambre superbe, se regardant dans sa glace.*

MA foi, de telle manière que je me mette, je suis toujours bien. C'est une folie pourtant que cette robe-de-chambre; mais il seroit si ridicule d'être surpris sans une certaine élégance... Elle me va très-bien; mes cheveux, quoique retroussés, flottent avec grâce; le col agréable, du linge fin, parfumé délicieusement, bien chauffé: qu'une femme vous surprenne dans cet état, elle n'y tient pas. Sophie vient déjeuner avec moi; je veux qu'elle s'en aille subjuguée. C'est une petite écervelée qui ne croit pas à ces goûts subits & charmans, qui ont fait les délices de nos femmes aimables. Nous verrons.... Ah ça, récapitulons ma journée. Premièrement, Sophie, tout-à-l'heure, dans l'instant; à midi, rendez-vous chez Monsieur le Duc de Volnay; ensuite dîner chez ce Prince étranger: à quatre heures $\frac{1}{2}$, je m'évade & cours dans ma loge m'écrâser la tête de mon rôle dans cette Pièce nouvelle. C'est le déplaisant. Pourquoi ne s'en pas tenir à ce que nous avons? Ce n'est pas ma faute; je fais tout ce que je puis pour faire renoncer aux Nouveautés. Mais mes camarades se laissent entraîner, & moi je suis la victime de

12 LA MATINÉE DU COMEDIEN,

ces complaisances mal entendues. Ce qu'il y a de cruel, c'est que ne pouvant mal jouer, je soutiens seul l'ouvrage auquel je donne un mérite dont le pauvre Auteur ne s'étoit pas douté.... J'entends du bruit; c'est ma belle & mutine Sophie: ne songeons qu'au plaisir de la voir.



S C E N E VII.

S O P H I E, B E L V A L.

S O P H I E.

EN vérité, Belval, il faut que je fois la complaisance même pour venir chez vous au milieu de la pluie, du tonnerre & des éclairs, par le tems le plus affreux.

B E L V A L.

A voir vos célestes appas, on a dû vous prendre pour une immorrelle, qui marche suivie du brillant cortège de la Divinité.

S O P H I E.

Oh! trêve de galanterie!

B E L V A L.

Non. Regardez-vous; & ne me croyez pas assez simple pour louer une femme quand elle ne le mérite pas.

S O P H I E.

Ah!... sçavez vous que vous me ferez tourner la tête, si vous continuez.

B E L V A L.

J'aimerois bien autant vous la voir perdre.

S O P H I E.

Vous êtes logé avec une magnificence.....

COMEDIE-PROVERBE. 13

BELVAL.

Allez bien ; mais il faut que je quitte malgré moi cet appartement.

SOPHIE.

Pourquoi donc ? Il est peut être trop cher.

BELVAL.

Non, je n'en ai que pour cent louis ; mais je n'ai pas de fallon d'été, de cabinet de bains, ni de boudoir.

SOPHIE.

Ni de boudoir ? Oh ! il faut avoir un boudoir.

BELVAL.

Vous m'excuserez donc de ne pouvoir vous en présenter un.

SOPHIE, *étonnée.*

Pour moi, il n'en faut pas, Belval. Ah ! nous n'en sommes pas encore là. Je vois bien que vous voulez me mettre dans la longue liste de vos conquêtes ; mais, mon cher ami, je ne succomberai pas. Élégance, propos aimables, figure intéressante ; vous avez tout, j'en conviens ; & moi, je suis insensible. Voilà bien des choses perdues, n'est-ce pas ?

BELVAL.

Comment, vous me supposez des apprêts. Non, je vous jure, mon cœur n'a pas de détours. Jugez par d'autres. Est-il un seul homme qui, vous possédant comme moi en tête-à-tête, ne soit tombé à vos pieds.

SOPHIE, *avec fierté.*

Je ne l'ai jamais souffert. Et où prenez-vous, Monsieur, que ce soit un tête-à-tête que je vous accorde.....

BELVAL.

Ah ! Sophie, ne m'accablez pas de votre disgrâce.

14 LA MATINEE DU COMEDIEN,

SOPHIE.

Eh bien ! quittez donc ce ton déjà conquérant que vous prenez avec moi.

BELVAL.

Quel petit démon de vertu ! En vérité, Sophie, je vous croyois plus de conduite ; une femme charmante, belle comme vous êtes. . . . Ah ! profitez de vos beaux jours.

SOPHIE.

Vous verrez que je passerai mes beaux jours à aimer Monsieur ; cela seroit fort réjouissant. Non, je vous le répète, laissons à nos Tragédies cet amour Romanesque. Je n'y crois pas, & n'y croirai de ma vie : tenez-vous-le pour dit.

BELVAL.

Non ; vous reviendrez de cette erreur ; & vous verrez qu'un jour. . . .

SOPHIE.

Encore. Ah ! vous m'impatientez. Brisons là dessus, ou je pars.

BELVAL.

Ah ! trop charmante incrédule ! allons, sot, je me tais.

SOPHIE.

Oui, parlons de choses plus sérieuses.

BELVAL.

Heureuse tranquillité ! vous faites de l'amour un joujou. (*Voyant que Sophie paroît vouloir se lever.*) Parlons donc de choses sérieuses avec vous, Sophie.

SOPHIE.

Vous partez dans quinze jours pour Londres.

BELVAL.

Oui ; j'ai obtenu un mois de vacances.

COMEDIE-PROVERBE. 15

SOPHIE.

Eh bien ! j'ai la même permission.

BELVAL.

O Ciel ! est-il possible ? ma belle amie : nous ferons route ensemble. Que de triomphes nous allons avoir ! que de joie nous allons répandre ! que d'argent nous gagnerons, réunis. Ah qu'ils seront heureux ces pauvres Anglois, la tête va leur tourner.

SOPHIE.

On dit pourtant qu'elle ne leur tourne pas aisément, c'est une nation froide, sérieuse.

BELVAL.

Eh bien, tant mieux : ce sera le plus beau de notre triomphe ; croyez vous, de bonne foi, ma tendre amie, que je sois bien flatté des applaudissemens ridicules qu'on nous accorde souvent en France, pour les choses qu'il méritent le moins ? engouement pour tout ce qui a un air de nouveauté, voilà le vrai motif de la plus grande partie des éloges que nous recevons, car les ouvrages que nous offrons au public depuis long temps ne sont par faits pour les mériter, c'est donc nous, nous seuls à qui ces pauvres auteurs ont toute l'obligation de leurs succès, et je pourrois dire encore que c'est plus à notre réputation qu'à nous mêmes ; car souvent, ma chere Sophie, je me néglige, je jouë d'une maniere réellement pitoyable : c'est au point que je le fais quelque fois exprès, pour essayer jusqu'où peut aller la prévention du public, et je suis tout étonné de me voir applaudi à tout rompre, lorsque je pourrois moy les siffler des applaudissemens qu'ils me donnent.

SOPHIE.

Il est certain que leurs transports sont le plus souvent bien mal placés ; mais c'est un secret qu'il ne faut pas leur dire.

16 LA MATINEE DU COMEDIEN,

BELVAL.

Non certainement ; il nous est trop avantageux, mais voila pourquoi je serois bien plus flatté d'être applaudi en Angleterre, faire rire ces braves, *roast beefs*, ces *John Bulls*, comme on les appelle. Pour un comédien François qu'elle victoire : ce sera le plus beau fleuron de ma couronne.

SOPHIE.

Je ne suis pas tout à fait aussi tranquille que vous, mon cher Belval.

BELVAL.

Que pourriez vous craindre, ma bonne amie, ce sont des gens de goût qui se connoissent parfaitement aux bonnes choses et qui par conséquent, nous trouveront charmants vous et moy.

SOPHIE.

Oui je sçais qu'ils jugent à merveille ; mais j'aime mieux les voir me juger à Paris qu'à Londres.

BELVAL.

Et pourquoi ?

SOPHIE.

Pourquoi.... les Anglois qui voyagent en France sçavent comme tous les étrangers possibles qu'ils doivent se soumettre aux mœurs nationales, à nos usages, à nos amusemens ; soit qu'ils leur plaisent, soit qu'ils ne leur plaisent pas, mais aller chez eux pour leur faire croire que nous devons leur plaire, c'est avoir la prétention de leur prouver que nos spectacles valent mieux que les leurs, et voilà, je crois, ce que nous aurons quelque peine à leur persuader.

BELVAL.

C'est pourtant très vrai.

SOPHIE.

D'Accord que vous et moi pensions comme cela, rien de plus naturel; mais d'exiger que la nation Angloise préfère notre langue à la sienne, les mœurs, les usages, l'uniformité souvent ennuyeuse de notre théâtre aux libertés, à la licence même qui regne quelque-fois sur le sien, nos grands et longs vers sont si difficiles à comprendre, notre ennuyeuse rime est si fatigante pour des oreilles qui n'y sont par faites: en un mot, mon cher ami. Je crois qu'il y a de la présomption à nous croire si sûrs des avantages que nous espérons retirer de ce voyage.

BELVAL.

Point du tout, ma chere, on me mande par les dernieres lettres que j'ai reçues qu'il y a déjà une souscription remplie de deux ou trois mille guinées, sans un bon bénéfice que nous aurons chacun suivant l'usage charmant de cet excellent pays, je-vour dis, ma chere Sophie, nous reviendrons coufus d'or et comblés des applaudissemens des trois royaumes.

SOPHIE.

Oui je crois bien que pas curiosité les gens comme il faut voudront bien se réunir pour nous entendre, mais ce n'est pas là ceque j'appelle la nation, et je sçais qu'elle est severe pour les novateurs.

BELVAL.

Bon, bon, que craignez vous?

SOPHIE.

Ce que je crains . . . les pommes cuittes, et les oranges . . .

BELVAL.

Ah . . . la bonne folie . . . et moi je les aime de passion, ne craignez rien, ma chere Sophie, notre

B

18 LA MATINÉE DU COMÉDIEN,

tournure seule en imposera, vous êtes jeune et jolie, je ne suis... pas mal... tous les hommes seront pour vous, les femmes voudront bien me témoigner quelques bontés, d'après cette réunion d'intérêts vous voyez clairement que nous voilà à l'abri de toute catastrophe, et que nous ne pouvons mieux faire que de partir : mais comment, mon bel ange, avez-vous pu obtenir ?

SOPHIE.

Prétexte de santé. Vous sçavez, il y a trois jours, que nous nous quittâmes à sept heures du matin, après avoir passé la nuit à faire mille folies. Le soir, je ne pus jouer ; ce qui hâta par hasard le début de cette nouvelle Actrice qui, je vous réponds, n'eut point parue devant six semaines. Vous me trouvâtes la physionomie d'une langueur assez intéressante : ma glace me dit que vous aviez raison. Je fis mettre sur le champ mes chevaux à la voiture. La crainte de ne pas réussir ajouta à ma pâleur. On me plaignit ; mais je revins vive, animée ; car j'obtins ce que je demandai.

BELVAL.

Que peut-on vous refuser ? Vous conviendrez que le Spectacle sera fort ennuyeux pendant votre absence.

SOPHIE.

Ah ! dites pendant la nôtre, Monsieur Belval ; je suis juste.

BELVAL.

Julie doit être au désespoir.

SOPHIE.

Elle ne le sçait pas encore ; j'aurai le plaisir de lui dire ce soir.

BELVAL.

Vous jouez, sans doute.

SOPHIE.

Non sûrement. On ne me verra qu'après mon retour ; c'est le seul moyen de se faire désirer.

COMEDIE-PROVERBE. 19

BELVAL.

C'est une assez bonne méthode : il y a déjà quelque tems que vous vous en servez ; car cette année-ci.

SOPHIE.

Cette année. Mais j'ai joué dix à douze fois au moins.

BELVAL.

Cela est différent. Aujourd'hui, cependant, je comptois bien sur vous. Je vous avertis que je ferai d'un mauffade ; prenez garde avec qui vous me laissez. Il me vient une idée.

SOPHIE.

Quoi ?

BELVAL.

Vous ne connoissez pas ma petite campagne.

SOPHIE.

Qui vous coûte tant d'argent.

BELVAL.

Précisément.

SOPHIE.

Non, je ne la connois pas.

BELVAL.

Eh bien ! allons-y ce soir : c'est un bijou dont vous ferez enchantée.

SOPHIE.

Avec vous seul ?

BELVAL.

Oui ; vous me craignez si peu.

SOPHIE.

Soit ; à condition que vous ne vous en vanterez pas.

BELVAL.

Je vous le proteste.

SOPHIE.

Allons, j'y consens donc ; je le veux bien.

B 2

20 LA MATINÉE DU COMÉDIEN,

BELVAL.

Que de grâces !

SOPHIE.

Ainsi vous ne jouerez pas non plus : Fierville
fera détestable dans votre rôle.

BELVAL.

Je l'imagine bien ; mais vous ne sauriez croire
comme le pauvre garçon aime à se faire siffler. Il
n'en est que plus ferme : il semble que cela le ré-
jouit ; il sera pour moi d'une reconnaissance,...

SOPHIE.

Eh bien ! Vous avez vos fantaisies, j'ai les
miennes aussi. J'ai celle, d'aller voir comment
nos doubles seront reçus, de voir la grosse humeur
du Public ; cela sera très réjouissant.

BELVAL.

Mais notre partie.

SOPHIE.

Bon, ne croyez-vous pas que je me donne la
douleur de voir toute la Pièce : les trois premières
Scènes, à la bonne heure ; dans le moment de la
grosse crise, voilà tout.

BELVAL.

Mais si on nous voyoit.

SOPHIE.

Eh ! n'ai-je pas cette loge grillée qu'on me prête
quand je veux. J'irai bien empaquetée ; vous, le
mouchoir sur les dents, chapeau détrouffé, cos-
tume étranger.

BELVAL.

Vous êtes miraculeuse.

SOPHIE.

Pour qui donc ces préparatifs ?

BELVAL.

Pour vous, pour votre déjeuner.

SOPHIE.

Tant pis, car je ne déjeunerai pas.

COMEDIE-PROVERBE. 21

BELVAL.

Pourquoi donc ?

SOPHIE.

Je prends les eaux de Vichi.

BELVAL.

Je ne vous sçavois pas malade. Depuis quand ?

SOPHIE.

Depuis quinze jours. Je retournois chez moi avec assez de rapidité : ma voiture égrâta le plus joli petit épagneul possible tout pareil à mon bibi. Cette ressemblance, les cris de douleur de ce charmant animal.

BELVAL.

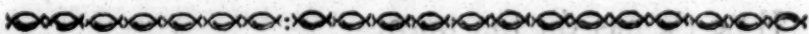
Vous ont causé une révolution.

SOPHIE.

Oui, très-violente.

BELVAL.

Ce fera donc pour le premier survenant. Voici justement la Fleur qui vient annoncer quelqu'un. Qui est-ce, La Fleur ?



S C E N E VIII.

LA FLEUR, BELVAL, SOPHIE.

LA FLEUR.

C'EST un Monsieur qui revient au moins pour la fixième fois.

BELVAL.

Le connois-tu ?

LA FLEUR.

Non, Monsieur.

BELVAL.

Eh bien ! dis-lui que j'y suis. Non, non, que je n'y suis pas.

22 LA MATINEE DU COMEDIEN,

SOPHIE.

Il faut croire qu'il ne vient pas inutilement.

BELVAL.

Ah ! si vous plaidez pour lui, vous obtiendrez tout. (*à la Fleur.*) A-t-il paru s'impatienter dans les différentes fois ?

LA FLEUR.

Il a toujours été d'une patience comme Monsieur l'exige ; & il s'en est allé bien souvent, sachant que vous y étiez, sans marquer la moindre humeur.

BELVAL.

A la bonne heure. . . . Fais-le entrer.

LA FLEUR.

Oui, Monsieur.

BELVAL.

A propos, écoute ; quelle tournure a-t-il ?

LA FLEUR.

Il n'en a pas.

BELVAL.

Il ne t'a pas dit son nom.

LA FLEUR.

Non, Monsieur.

SOPHIE.

Il faut croire qu'il en a un.

LA FLEUR.

Mais, Monsieur, oserois-je vous prier de le recevoir dans votre anti-chambre.

BELVAL.

Pourquoi ?

LA FLEUR.

Ah ! c'est qu'il est si crotté ! . . .

BELVAL, *riant.*

Là, bien crotté.

LA FLEUR, *riant aussi.*

Il est venu à pied par le tems qu'il fait.

BELVAL.

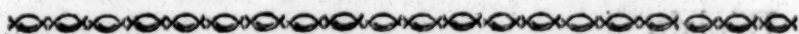
(*A part.*) Ah ! c'est un Auteur. (*Haut à la Fleur.*) Qu'importe ; fais ce que je te dis. (*Bas à Sophie.*) C'est à cause de cela qu'il faut le recevoir. (*La Fleur sort.*)

SOPHIE.

Vous êtes un peu méchant. Voyez quelle comparaison ce pauvre malheureux fera obligé de faire.

BELVAL.

Bon ! il fera une Satyre ; c'est dans l'ordre ; chacun son rôle. . . . Mais le voici ; taisons-nous.



SCENE IX.

LE COMTE DE MŒURSEVILLE,
SOPHIE, BELVAL.

BELVAL.

VOILA plusieurs fois, Monsieur, que vous m'avez fait l'honneur de venir chez moi. Je suis désespéré de ne m'y être pas trouvé. Pourrois-je sçavoir à quoi je puis vous être utile ?

LE COMTE.

Différents billets que je vous ai laissés ont pu vous rappeler que vous avez daigné me promettre vos soins, pour une Pièce que je vous ai remise, il y a à peu près trois mois.

BELVAL.

Une Pièce. . . . Ah ! pardonnez-moi. . . . Vous l'appellez.

LE COMTE.

L'Oubli de soi-même.

BELVAL.

Daignez donc vous sçoir ; je ne faisois pas attention. . . .

24 LA MATINEE DU COMEDIEN,

SOPHIE, *au Comte.*

C'est un caractère qui promet.

LE COMTE.

Oui Madame ; on ne manque pas d'Originaux.

BELVAL.

Oui, je crois que je l'ai lu. . . . Je m'en souviens très bien. Mais je vous l'avouerai franchement ; elle ne nous convient pas. Ce n'est pas qu'elle ne soit bien écrite : au contraire, elle montre aussi que vous avez infiniment d'esprit ; mais le sujet de Morale. . . .

LE COMTE.

Déplaît.

BELVAL.

Eh bien ! je ne vous le cache pas.

LE COMTE.

Je l'ai toujours craint.

BELVAL.

Ne m'en voulez pas de ma franchise.

LE COMTE.

Je l'ai toujours trop estimé, pour qu'elle me fit quelque peine.

BELVAL.

Cette résignation annonce des talents peu communs ; exercez-les, Monsieur, sur un autre sujet, & vous verrez avec combien de zèle je m'emploierai.

LE COMTE.

Ah ! combien de reconnaissance ! Je vous quitte, Monsieur ; & ne veux point abuser de vos momens.

BELVAL.

Quoi ? par un tems aussi mauvais.

LE COMTE.

Je le prends comme il vient, & sçais me faire à tout.

BELVAL, *en sonnant.*

Ah ! je ne souffrirai pas que vous vous en re-

COMEDIE-PROVERBE. 25

tourniez à pied : mes chevaux sont à ma voiture ;
daignez les accepter.

LE COMTE.

Mille obligations, Monsieur ; je ne puis ni ue
dois accepter ces offres obligeantes.



S C E N E X.

LE COMTE DE MŒURSEVILLE,
BELVAL, SOPHIE, LA FLEUR.

LA FLEUR.

MONSIEUR a sonné.

BELVAL, *à la Fleur.*

Monsieur veut bien prendre ma voiture.

LE COMTE.

En vérité, Monsieur.

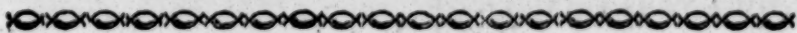
BELVAL.

Daignez ne pas me refuser.

LE COMTE.

J'accepte donc, puisque vous le voulez, & fors
pénétré de tout ce que vous faites pour moi. Adieu,
Monsieur : Madame, je vous présente mon respect.

*(Sophie, fait une révérence à la mode ; c'est-à-dire,
fait un encensoir de ses reins.)*



S C E N E XI.

BELVAL, SOPHIE.

BELVAL.

EST-IL parti donc ? Oui. Il doit être furieux,
il va sécher de jalousie.

26 LA MATINEE DU COMEDIEN,

SOPHIE.

Ah ! je serois curieuse de voir la mine qu'il fait maintenant dans votre équipage.

BELVAL.

La mine qu'il fait dans mon équipage ! Ah ! la Fleur m'en rendra bon compte. Fiez-vous à lui ; il est bon Peintre ; il a le mérite de la description.

SOPHIE.

A-propos, avez-vous remarqué qu'à travers la simplicité de sa mise, il a un certain air d'affurance, & qu'il est d'une figure assez distinguée.

BELVAL, *malignement*.

Comment, vous avez fait cette remarque ? (*D'un air de dédain.*) Oui, oui, il est assez bien, pas mal.

SOPHIE.

Mais, le connoissez-vous un peu ce Monsieur l'Auteur ?

BELVAL.

Ma foi non, pas plus que son Ouvrage.

SOPHIE.

Comment, vous ne l'auriez pas lu ?

BELVAL.

Ah ! je vous le proteste. Je l'ai jetté avec une vingtaine d'autres qui ont eu le même sort.

SOPHIE.

Ah ! ah ! ah ! rien n'est plus plaisant, en vérité. Comment, ces conseils, cet air de persuasion avec lequel vous l'engagiez ?

BELVAL.

Il falloit bien dire quelque chose. Je me rappelle qu'il y a trois mois, le jour de cette Pièce où nous fûmes l'un & l'autre tant applaudis, je fus entouré après le Spectacle d'une trentaine de personnes qui venoient me réitérer les remerciemens du plaisir que je leur avois fait éprouver. Dans le nombre étoit ce Monsieur qui me suivit jusqu'à ma loge. Il m'accabla de nouveaux complimens que

COMEDIE-PROVERBE. 27

je fis semblant de ne pas entendre, parce que je vou-
lois être tranquille : enfin il me remit cette Pièce
en question que je fus obligé de prendre. Je lui
promis tout ce qu'il voulut ; mais, d'honneur, je
n'y ai plus pensé. La Fleur m'a dit qu'il étoit dé-
jà venu plusieurs fois, & ce n'est que d'aujour-
d'hui que j'ai consenti à le recevoir, encore en con-
noissez-vous le motif ?

SOPHIE, *devenant subitement sérieuse.*

Oui, j'en suis édifiée.

BELVAL.

Mais vos beaux yeux se rembrunissent. Quoi !
une plaisanterie qui, dans le fait, nous délivre d'un
mauvais Ouvrage ?

SOPHIE.

Mauvais ! Il falloit le lire au moins.

BELVAL.

Ah ! je m'apperçois de ce que c'est : vous lui
trouvez des qualités que je n'ai pas apperçues : d'ail-
leurs, il est assez bien fait. Ah, Sophie ! sous mes
yeux un nouveau penchant ; convenez donc que
c'est humiliant pour moi.

SOPHIE.

Ne vous guérirez-vous pas de ce persifflage ridi-
cule. Je vous répète que votre conduite envers ce
Monsieur, est très-lesse, l'est beaucoup trop.

BELVAL.

Mais, réfléchissez donc, ma belle amie ; que s'il
falloit lire tout ce qu'on nous présente, nous n'au-
rions pas le tems d'exister.

SOPHIE.

Quand on connoît l'homme pour un méchant
Auteur, c'est fort bien ; mais quand vous ne pou-
vez sçavoir quel est son mérite, pourquoi donc le
rebuter aussi durement ?... Je parirois qu'il se doute
que vous n'avez pas lu sa Pièce.

28 LA MATINEE DU COMEDIEN,

BELVAL.

Oh ! vous le faites bien pénétrant. Allons, faisons la paix : je vous promets de me faire rendre compte de cette production : j'entre dans vos raisons ; ... Oui, je conçois ce que vous me dites.

SOPHIE.

Ah ! Belval, Belval, votre conduite est bien légère ! si elle n'est pas.

BELVAL.

En vérité, ce sont des vapeurs au moins que vous avez. Ne parlons plus de cela, Sophie, & pensons à notre voyage, où nous devons moissonner de l'or & des lauriers. Que cette idée là vous réjouisse : car, je vous l'avouerai, vingt-mille francs ne me suffisent pas : j'avois réellement besoin de ce congé pour arranger mes affaires ; cette campagne, ces meubles, ma voiture et mille autres folies.

SOPHIE.

Il est vrai que l'argent me fond dans les mains : je ne sçais comment ; une femme est pillée par tout le monde. Eh puis ! n'ai je pas ma famille entière à nourrir. Je suis bien loin de regretter cette dépense ; mais elle abuse un peu de ma complaisance. Que faire à cela ?

BELVAL.

Renvoyez-moi-la dans la province avec une petite pension, où en leur faisant obtenir quelque place, rien ne vous sera plus facile.

SOPHIE.

Vous avez raison. Je garderai seulement ma pauvre mère, car je mourrois, je crois, de douleur, d'en agir avec elle comme tant d'autres femmes. Cette ingratitude, cet orgueil m'inspirent pour elles le mépris & la haine la plus violente.

BELVAL.

Cœur excellent ! Combien vous vous attachez

ceux qui vous connoissent à fond ? Mais voici déjà la Fleur de retour.

SCENE XII. ET DERNIERE.

SOPHIE, BELVAL, LA FLEUR.

BELVAL.

EH bien, La Fleur ! ce Monsieur l'as tu conduit à son cinquième ?

LA FLEUR.

A son cinquième, Monsieur ? C'est, je vous assure, quelqu'un de grande importance.

BELVAL.

Bon !

SOPHIE, *à Belval.*

Eh bien ! ne m'en étois-je pas douté ?

LA FLEUR.

D'ici à votre voiture il m'a suivi en ricanant.

BELVAL, *avec hauteur.*

Comment, faquin, en ricanant.

LA FLEUR.

Eh ! oui, ma foi, je vous dis la vérité.

BELVAL, *du même ton.*

Ensuite.

LA FLEUR.

Arrivé à votre voiture, je lui en ai ouvert la portière ; il l'a regardé avec admiration.

BELVAL.

Ah !

LA FLEUR, *à part.*

C'est-à-dire, en haussant les épaules.

BELVAL.

Que dis-tu ?

LA FLEUR.

Ah ! rien, Monsieur. ... Je touffois.

30 LA MATINEE DU COMEDIEN,

BELVAL.

Oui....

LA FLEUR.

Oui, Monsieur.

BELVAL.

Achève.

LA FLEUR.

Enfin il est monté, & s'est fait conduire à deux pas d'ici dans un hôtel superbe; & la preuve qu'il en est le maître, c'est que le Suisse est venu avec son baudrier lui remettre des lettres. Comme il m'avoit dit d'attendre, j'ai vu tout cela: ensuite il en a tiré une de sa poche qu'il a ouverte, & à laquelle il a ajouté quelque chose, il m'a recommandé de vous la donner, avec deux louis qu'il m'a prié d'accepter, vous sentez, Monsieur, avec quel plaisir je m'acquitte de cette commission.

BELVAL.

Que peut-il me dire? Voyons. (*En ouvrant la Lettre.*) Elle étoit écrite avant de se rendre chez moi....

SOPHIE.

Oui, c'est à quoi je réfléchis; je suis bien curieuse....

BELVAL.

Vous allez le sçavoir, (*Il lit.*) "*Il semble, Monsieur, que vous devriez vous défaire de l'habitude d'offrir des services que secrètement vous vous promettez bien de ne pas rendre.*" Ce n'est que du verbiage que tout cela; je l'acheverai dans un autre moment.

SOPHIE.

Non pas, s'il vous plaît, je veux l'entendre entièrement.

BELVAL.

Mais....

SOPHIE.

Je le veux absolument.

BELVAL.

Vous le voulez, à la bonne heure. *(Il continue.)*

“ Ne me croyez pas votre dupe; vous n’avez pas lu
“ ma Pièce.” Ah j’aime bien qu’il doute.

SOPHIE.

Mais, achevez.

BELVAL, *continue.*

“ Car je ne vous en ai point remise. C’est un ca-
“ bier blanc sous enveloppe que vous avez reçu de
“ moi.” *(Belval étonné.)*

SOPHIE.

Eh bien!... voyons, voyons la fin.

BELVAL.

Quoi! je serois... *(A Sophie qui le presse d’achever.)* Je continue. “ J’ai voulu vérifier si les
“ plaintes que j’ai entendu faire à un jeune homme
“ de ma connoissance avoient quelques fondemens.
“ Vous devez croire que je n’ai pas besoin d’autres
“ preuves que les conseils que vous avez bien voulu
“ me donner ce matin, sur ce qui n’existe pas, pour
“ être convaincu qu’il a raison.

“ Comme ma lettre étoit écrite avant de me rendre
“ chez vous, sachant à point nommé votre réception,
“ Et mon dessein étant de la laisser en sortant. Je n’a-
“ jouterai que deux mots.

“ Je vous remercie de votre voiture qui est fort
“ douce Et plus élégante qu’aucune des miennes: je
“ vous dois cet aveu pour vous prouver ma recon-
“ noissance.”

Le Comte DE MOEURSEVILLE.

O Dieu! c’est moi qui suis complètement sa
dupe. Ah, Sophie! combien je suis piqué, son
perfiffage m’accable.

SOPHIE.

En vérité, Belval, on le feroit à moins: vous

32 LA MATINEE DU COMEDIEN.

avez cru le jouer, & c'est lui qui s'est donné ce plaisir.

BELVAL.

S'il alloit répandre cette aventure, que je serois humilié ! Un homme de son rang sera cru. Oui, je ne sens que trop que ce caractère léger auquel je me suis abandonné conduit insensiblement à la fa-tuité & à l'oubli de soi-même. Et je me le rap-pelle ; c'est le reproche qu'il m'a fait. Je veux dé-formais qu'on n'ait plus à se plaindre de moi : Je profiterai de mon congé, parce que je ne veux pas passer pour inconséquent ; mais une fois de retour, cabales, intrigues, jalousies, j'oublie tout pour me livrer à mon état. Je n'abuserai plus de mes ta-lens pour accabler mes camarades, étant bien con-vaincu que la modestie & la franchise me procure-ront plus de satisfaction que les défauts que je me reconnois ne m'ont donné de plaisirs.

SOPHIE.

Votre exemple m'entraîne ; ce retour sur vous-même achève ma conquête ; & réellement ne sen-tez-vous pas, Belval, qu'il vaut mieux la devoir au sentiment, qu'à ce luxe & à cette coquetterie ridicule qui n'auroient pu me séduire.


BELVAL.

Oui, Sophie, oui, vous avez raison.

LA FLEUR, *à part.*

Le voilà revenu à lui-même. Cela paroissoit assez difficile : on voit qu'il ne faut jurer de rien. Les Auteurs ont eu bien souvent la bonhomie de se faire jouer par les Comédiens. Quand ceux-ci se joueroient eux-mêmes à leur tour, quel mal y auroit-il ?

F I N.



Pièces contenues dans ce 1^{re} Volume.

La Partie de Chasse de Henri IV.
Le Philosophe sans le sçavoir.
Le Somnambule.
L'Avocat Patelin.
Le Veuf. Comédie Proverbe.

Pièces contenues dans ce 2^d Volume.

Le Mariage de Julie.
L'Indigent.
Le Grondeur.
Le Vapoureux.
Le Seigneur Auteur. Comédie Proverbe.

Pièces contenues dans ce 3^{me} Volume.

Le Barbier de Séville.
Jerome Pointu.
L'Anglois à Bourdeaux.
Le Gentilhomme Campagnard. Proverbe Dramatique.
Le Cercle, ou La Soirée à-la-mode.

Pièces contenues dans ce 4^{me} Volume.

Le Mariage de Figaro.
Le Bourru Bienfaissant.
Le Marchand de Smyrne
La Marinée du Comédien François. Comédie Proverbe.

Le 1er Mars 1844

Le 1er Mars 1844

Le 1er Mars 1844

Le 1er Mars 1844

Le 1er Mars 1844

Le 1er Mars 1844

Le 1er Mars 1844

Le 1er Mars 1844

Le 1er Mars 1844

Le 1er Mars 1844

Le 1er Mars 1844

Le 1er Mars 1844

Le 1er Mars 1844



Le 1er Mars 1844

Le 1er Mars 1844

Le 1er Mars 1844

Le 1er Mars 1844

Le 1er Mars 1844

Le 1er Mars 1844

Le 1er Mars 1844

L I V R E S V E N D U

Par T. H O O K H A M,

NEW BOND-STREET, LONDON.

- A** Bregé de la Grammaire de Wailly, 12mo.
Les Americaines, par Beaumont, 6 tom. 12mo.
L'Ame des Bourbons, 2 tom.
L'Ami des Enfans, par M. Barquin, 8 vol.
Anatomie de Sabbathier, 3 tom. 12mo.
Angola Histoire Indienne, 12mo.
Anecdotes des Reines & Regentes de France, 6 tom. 12mo
Annals de la Vertu, par Madam la Comtesse de Genlis, 3 tom.
12mo.
Adele & Théodore, ou Lettres sur l'Education, par ditto, 3 tom.
L'Ann 2440, 8vo.
L'Art de Plaire, 18mo.
L'Art de Peter, 12mo.
Bailey's English and German Dictionary, 8vo.
Barbier de Seville, Comedie, 8vo.
Barretti's Italian Grammar, 8vo.
———— Dictionnaire, 2 tom. 4to.
Biblia Sacra, 6 tom. 8vo.
Bible, par Monf. de Voltaire, 2 tom. 8vo.
Cabinet de Physique, 2 tom. 8vo.
Candide, par Voltaire, 12mo.
Caracteres de Bruyere, 2 tom. 12mo.
Ditto, 4to. fig.
Catalogue Raisonnée des Manuscrits de Geneve, 8vo.
Commentaires sur l'Esprit des Loix, 8vo.
Confidence d'un jolie Femme, 2 vol. 12mo.
———— Philosophique, 8vo.
Contes de la Fontaine, 2 vol. 12mo. fig.
———— Moraux de Beaumont, 2 tom. 12mo.
———— de Marmontel, 3 tom. 12mo.
———— par Mercier, 2 tom. 12mo.
Les Conversations d'Emillie, 2 tom.
Correspondence de Montalembert, 2 tom. 12mo.
La Coutume des Anciens Peuples du Monde, 4to. fig.
Cours d'Etude, par Condillac, 16 tom. 12mo.
Diable Boiteux, 2 tom. 12mo.
Dictionnaire des Alimens, 2 vol. 8vo.
———— de la Fable, 12mo.
———— Grammatical, 2 tom. 8vo.
———— de l'Histoire Naturelle, 9 tom. 8vo.
———— de Sabbathier, 9 vol. 8vo.

Descrit-

LIVRES vendu par T. HOOKHAM,

- Description d'Italie en forme de Dictionnaire, 2 tom. 8vo.
 Effets des Passions, 8vo.
 Elemens de Musique, 8vo.
 Emile, par Rousseau, 4 tom. 12mo.
 Entrevues de Ganganelli, 12mo.
 L'Esprit par Helvetius, 2 vol. 8vo.
 L'Esprit des Loix, 4 tom. 12mo.
 Essais sur les Femmes, par Thomas, 12mo.
 ——— de Montaigne, 12mo.
 Etude de l'Histoire, 12mo.
 Fables de la Fontaine, 12mo.
 Gil Blas, 4 vol. 12mo.
 Grammaire de Restaut.
 Heloyse, par Rousseau, 3 tom. 12mo.
 Histoire d'Agathon, 4 tom. 12mo.
 ——— Generale, par Mellot, 9 tom. 12mo.
 ——— de Guzman d'Alfarach, 2 tom. 12mo.
 ——— de la Hollande, par Kerroux, 4 tom. 8vo.
 ——— de Louis XI. 2 tom. 12mo.
 ——— de Marguerite de Valois, 8vo.
 ——— du Paraguay, 6 tom. 12mo.
 De l'Homme, par Helvetius, 2 tom. 8vo.
 Horace de Batteux, 2 tom. 12mo.
 ——— par Sanadon, 8 tom. 12mo.
 La jolie Femme, ou la Femme du Jour, 2 tom. 12mo.
 Instructions d'un Pere à ses Enfans, 2 tom. 8vo.
 Isle Inconnue, ou Memoires du Chevalier des Gastines, 4 tom.
 avec fig.
 Les Liaisons dangereuses, 4 tom.
 Letters de Catesby, 12mo.
 ——— d'Emerance à Lucie, 2 tom. 12mo.
 ——— de Ninon de l'Enclos, 12mo.
 ——— Persanes, 12mo.
 ——— d'une Peruvienne, Fr. et Italien, 2 tom. 12mo.
 ——— de quelques Juives à Voltaire, 3 tom. 12mo.
 ——— de Madame la Comtesse de la Riviere, 3 tom. 12mo.
 ——— de Stephanie, 4 tom. 12mo.
 ——— de Savigné, 9 tom. 12mo.
 ——— Ditto, vol. IX.
 Legislation, par Mably, 2 tom. 12mo.
 Magazin des Adolefcences, 4 tom. 12mo. par Beaumont.
 ——— des Enfans, 2 tom. 12mo.
 ——— des Jeunes Dames, 4 tom. 12mo.
 Malheurs de l'Inconstance, 2 tom. 12mo.
 Mariage de Julie, Comedie, 8vo.
 Memoires de Batteville, 12mo.



